

Au sous-sol du 24bis rue Pelleport, la cave donne une lumière rampante, celle du dehors, par la lucarne.

Une tronçonneuse repose là, appuyée à un rondin, elle a été débranchée et depuis est restée, Fabienne ne l'a pas positionnée, elle ne l'a pas rangée non plus. Alors qu'elle ne travaille pas à sculpter ces derniers temps, quelques troncs en morceaux attendent d'être découpés, un jour, un autre, sans doute.

Pourtant, c'est de peinture dont il est question pour cette artiste. L'intermède sculpté est une interrogation. Nous pouvons imaginer à partir de là comment naît une forme dans la peinture de Fabienne Gaston-Dreyfus. D'un bloc d'espace vide et d'une attente surgissent les formes du tableau. Notamment ces formes rondes, composées par découpes recourbées sans être tout à fait circulaires à moins de jouer l'exactitude et d'imiter le cercle !

L'artiste passe à « l'action » : des interventions gestuelles et formelles remplissent peu à peu la toile. Aller au plus loin, vers le visible et ouvrir un horizon de peintre. Ce n'est pas suffisant d'occuper une surface là où il s'agit de montrer le vide et ce qui le creuse. Car entre un tableau et le fait de le peindre se situe tout un champ de positions et de visibilitées, assurément abstraites chez Fabienne et attachées aux possibilités des gestes et des tracés.

Sa peinture laisse une place au blanc. Ce blanc qui lui est constitutif. La confrontation et le va-et-vient répétés du peintre au tableau articulent cette réticence dans l'abstraction. Aussi, le rapprochement physique vers la toile puis le fait de s'en éloigner déterminent un espace « a minima », une ponctuation, une traduction plus qu'une action.

Des formes de taches, des tracés, des cercles aplanis s'écrasent et remodelent le geste. La pression, les appuis, les masses nous apportent des repères non des images –images colorées, qui apparaissent consciemment au peintre et seraient ensuite re-situées sur la toile : nous pénétrons de manière tangible dans ce qui habite Fabienne au jour le jour, en tant que peintre. Espace difficilement appréhendable sans cette concrétisation de l'œuvre, sans la mise en marche du tableau. De là survient un vide de finitude, délimité par la distance entre l'œil, la toile et le geste : un lieu entre une attente et l'ennui, une absence habitée car elle a pris ses marques sur le réel.

Le blanc n'est pas une couleur, au contraire, c'est un spectre lumineux qui les contient toutes. Le blanc permet la pause et la reprise. Un blanc, c'est déjà bien rempli. Il faut l'élaguer afin de passer à la couleur. Cette opération ne s'effectue qu'au prix d'un temps à regarder et à se déplacer devant le tableau. Et les couleurs possibles. Alors, le blanc, les blancs, correspondent avec cette absence, cette pensée suspendue aux gestes et aux formes. A l'instar des scoubidoues que Fabienne a accrochés dans le fond de l'atelier à gauche, juste avant l'espace pour peindre, non loin de la table et des tubes de peinture. Ils représentent un temps, celui de les avoir tressés, celui de la fabrication d'une zone de couleur qui s'est formée d'elle-même, par croisements et entrecroisements tant visuels que gestuels.

En peignant, ce qui se crée devant l'artiste, c'est une durée, celle de son rapport à l'œuvre. Jeu des couleurs comme gage d'une pause, couleurs chaudes et refroidies, denses, effrangées ou râpeuses. Elles s'y fondent dans le blanc, le blanc, là encore, encore et toujours, qui les voit apparaître. Pareil à un corps de peinture qui se fait tout entier absorber par la toile. Notre

regard se pose alors ça et là et cache son territoire de ses préférences indélébiles. L'expérience du tableau se transmet d'une subjectivité à l'autre, sans recours à la pensée mais par l'intuition du visible, de ce qui a pu être saisi et qui paraît sur la toile.

Il y a l'histoire de Boboc et du collier magique. Chaque perle est d'une couleur, il suffit de la presser avec la main et le monde prend la forme de cette couleur. Boboc presse le jaune et la dame a la jaunisse. Boboc s'épuise et le collier se casse sous les pieds des passants. La grande ville redevient insignifiante et seul l'éparpillement des éclats colorés rappelle à l'enfant son isolement: l'innocence des émotions traduites en couleur.

Dans ce temps qui passe, chez Fabienne, surviennent des affinités avec d'autres artistes : Damien Cabannes, Johan Mitchell, Shirley Jaffe, Robert Janitz, Pierrette Bloch, Xavier Drong.

Céline Leturcq
Juin 2008